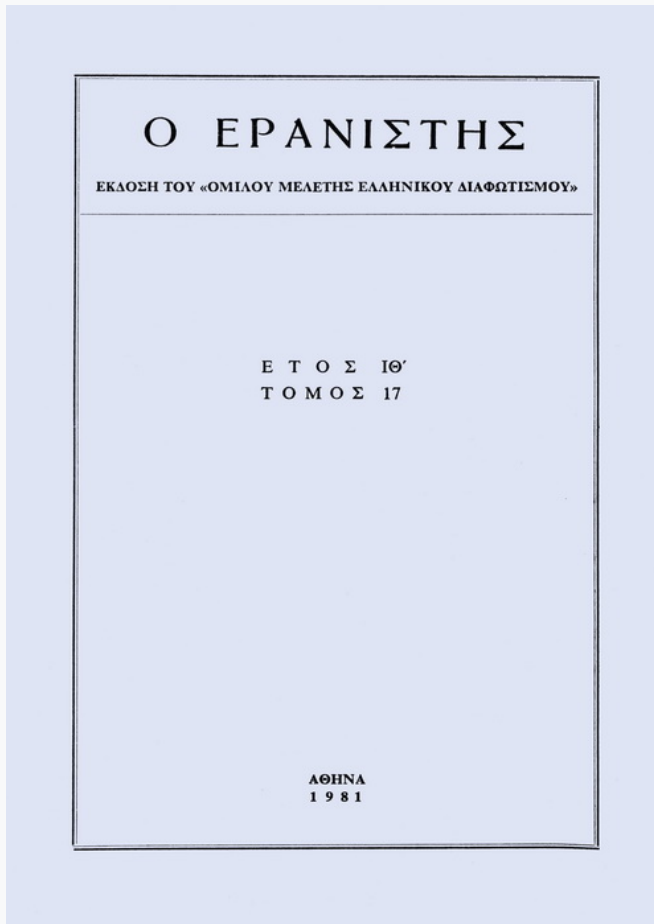


## The Gleaner

Vol 17 (1981)



### Notules Phanariotes II: encore l'exil de Jean Caradja à Genève

*Andrei Pippidi*

doi: [10.12681/er.304](https://doi.org/10.12681/er.304)

#### To cite this article:

Pippidi, A. (1981). Notules Phanariotes II: encore l'exil de Jean Caradja à Genève. *The Gleaner*, 17, 74–85.  
<https://doi.org/10.12681/er.304>

## NOTULES PHANARIOTES II: ENCORE L'EXIL DE JEAN CARADJA À GENÈVE

Souvent, très souvent, il ne faut qu'un léger prétexte à l'historien pour fondre une seconde fois sur une proie qu'il avait abandonnée, rendue au repos éternel auquel les chères ombres doivent aspirer. Car, enfin, en apprendre davantage sur un sujet de biographie, quel recours facile! Surtout lorsque la vie du personnage a déjà été "écrite", donc projetée sous différents éclairages et reconstituée en détail. Ce qu'il reste à ajouter vaut rarement de l'être, sauf, toujours, pour le biographe boulimique dont les délicieuses tranches n'importent à personne. Il dissimule alors son intérêt très personnel et, qui sait? révélateur pour son propre psychisme, car s'il y a choix, il n'est presque jamais un hasard, sous le souci de perfectionnement.

Nous en sommes pleinement conscient au moment de revenir à Jean Caradja dont nous avons déjà évoqué les années d'exil dans une étude sur la participation, bien surfaite d'ailleurs, de ce riche Phanariote au financement de l'action philhellène<sup>1</sup>. A propos de son séjour à Genève en 1819, on a pu voir les témoignages de ceux qu'il y a fréquentés à l'époque, notamment J.P.L. Humbert et J. Rizo Néroulos, publiés du vivant de Caradja, donc forcément partiaux. Nous ne soupçonnions pas l'existence d'une description très pittoresque du petit potentat oriental entouré de sa smala que M. Denis Knoepffler vient de nous signaler très obligeamment\*. Il s'agit d'un passage des mémoires que le naturaliste A. P. de Candolle (1778-1841) a commencé à rédiger en 1821 et qui furent édités par son fils en 1862<sup>2</sup>.

---

\* Qu'il veuille bien retrouver ici l'expression de notre gratitude.

1. Andrei Pippidi, «Jean Caradja et ses amis de Genève», in *Symposium "L'époque phanariote"*, Thessaloniki, 1974, pp. 187-208.

2. Augustin-Pyramus de Candolle, *Mémoires et souvenirs... écrits par lui-même et publiés par son fils*, Genève, 1862, pp. 420-422.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les activités multiples qui ont illustré le savant genevois. Cependant, un aperçu, le plus bref possible, de sa carrière universitaire doit signaler qu'il enseigna au Collège de France en 1803 (à la chaire de Cuvier), à l'Athénée de Paris en 1806-1807 et à l'École de Médecine de Montpellier de 1808 à 1816. Après cette dernière date, Candolle revint à Genève, où sa famille, originaire de Provence, s'était établie, pour fuir les persécutions religieuses, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans cette ville, il a contribué à la fondation de plusieurs institutions culturelles, parmi lesquelles le Jardin botanique (1817), la Société de lecture (1818) et le Musée académique (1822), il a présidé la Société des Arts (1825) et il a rempli les hautes fonctions de Recteur de l'Académie (en 1830-1832). Quoique élu au Conseil représentatif et malgré la mission dont il avait été chargé dans sa jeunesse auprès de Bonaparte, premier consul, il n'a jamais eu un véritable rôle politique. Ses titres les plus glorieux sont ceux d'avoir été le proche collaborateur de Cuvier, Lamarck, Jussieu, Biot et Berthollet, d'avoir été membre de sociétés savantes telles que la Société philomathique ou la Société d'Arcueil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences) depuis 1809 et d'avoir par ses nombreux travaux jeté les bases de la géographie botanique.

Rien d'étonnant donc si les souvenirs de Candolle sont souvent un compte-rendu, non dépourvu d'une certaine sécheresse, de ses herborisations et de ses expériences, si un chapitre s'intitule "Observations sur la graine des Nymphéas" et si un autre, concernant son mariage avec Fanny Torras en 1802, voisine avec celui qui se rapporte à la «Flore française» de Lamarck, monumental ouvrage réédité en 1804 sous sa direction.

Avec cela, sa passion d'observer toujours en éveil, permet à l'auteur, quand l'occasion se présente, de camper ses personnages. "C'est je crois en 1819 que nous vîmes arriver une colonie de princes grecs Fanariotes, et que nous pûmes observer cette singulière classe d'hommes, moitié princes, moitié particuliers, moitié asiatiques, moitié européens, moitié civilisés, moitié barbares". Cette phrase révèle la curiosité du naturaliste en même temps qu'elle trahit les préjugés qui alourdissent son jugement et qui sont ceux du milieu patricien où vivait Candolle. On y accepte l'étranger, pourvu qu'il soit de bonne souche, mais on le regarde avec une subtile conde-

scendance. "Cette colonie avait pour chef le prince Karadja, hospodar de Valachie, qui, soupçonnant le Grand Seigneur de pouvoir bien lui envoyer le fatal cordon, avait un beau jour décampé de sa capitale, en emmenant avec lui sa famille entière et tout ce qu'il avait pu réunir de ses trésors. Après avoir séjourné quelque temps en Autriche, il était venu à Genève, où il a passé plus d'un an et où je l'ai vu souvent".

Les circonstances de son départ de Bucarest résumées en ces quelques lignes, Candolle s'attarde un peu à égrener ses souvenirs sur les Caradja: père, mère, fils, filles et gendres.

"Le prince Karadja était un vieillard encore assez bel homme; il avait conservé le costume oriental et, en particulier, le poignard à la ceinture. Il parlait passablement le français, mais il était moins que diverses personnes de sa famille au courant des moeurs européennes. Il était arrivé avec de grandes valeurs métalliques, sans avoir aucune idée des placements de fonds à intérêt; il a vécu pendant quelques mois en vendant les plaques d'argent des harnais de ses chevaux et ne voulait pas entendre parler de se ménager des ressources par une administration de ses biens propre à conserver les capitaux".

Le portrait est ressemblant. Pour l'apparence physique, il concorde avec le témoignage des peintures contemporaines<sup>3</sup>. Si le prince ne parlait que "passablement" le français, il écrivait cette langue avec élégance, ce qui est abondamment prouvé par sa correspondance. Cependant, ce qu'on affirme à propos de l'incapacité du vieux Caradja à comprendre les mécanismes du capital et du crédit est aussi intéressant qu'inattendu. En effet, jusqu'à présent, on a rarement manqué l'occasion d'associer les Phanariotes au niveau urbain le plus haut de développement économique et social dans le Sud-Est européen. Ceci, évidemment, à cause des sources occidentales de la culture phanariote (autant qu'on peut s'en ren-

3. N. Jorga, *Domnii români, dupa portrete si fresce contemporane*, Sibiu, 1930, nos 203 et 204 (ce dernier portrait se trouvait en possession de C.J. Karadja à Bucarest; un autre, que nous avons vu à Athènes en 1970, appartient à Mlle Marie Karadja). Voir également la description donnée par L. Ross, *Erinnerungen und Mittheilungen aus Griechenland*, Berlin, 1863 (traduction dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, XXI, 1944, p. 235): "C'était un vieillard imposant à longue barbe blanche. Il portait encore le turban et les vêtements fastueux de la vieille époque turque et de celle de son propre règne".

dre compte, elles constituent effectivement la majorité) mais il ne s'agit là que d'un savoir livresque dont le rapport avec l'occidentalisation des moeurs et la modernisation des mentalités serait plus souvent indirect que direct. En surestimant l'influence occidentale sur le milieu phanariote (qu'on songe à son train de vie, tout oriental!), on s'est assez peu embarrassé de la concilier avec l'attitude de ce corps social à l'égard des Lumières, attitude toujours ambiguë, de plus en plus retardataire et connaissant généralement un certain durcissement, vers la fin du XVIIIe siècle. Par ailleurs, comment pourrait-on s'expliquer l'impact produit par la brusque révélation de l'Occident sur l'esprit encore archaïque d'un boyard valaque dépaycé sur la rive du Léman, Constantin Goleescu? Son premier voyage à l'étranger date de 1824 et, en arrivant à Genève en 1826, sept ans seulement après Caradja, il va aussitôt consigner ses impressions, très amusantes par l'étonnement sincère qui y éclate. Nous reviendrons aux notes de Goleescu. Lui, qui contribua personnellement à créer un enseignement supérieur en roumain, opposant le Gymnase de Saint-Sabbas à l'Académie princière de Bucarest, lui qui était imbu de culture hellénique et fit des traductions du grec, estime dignes d'éloge Nicolas et Constantin Mavrocordato, mais en leur qualité de fondateurs d'écoles "où l'on enseignait le grec, l'italien, le turc, le slavon et le roumain". Il loue spécialement le second de ces princes phanariotes "pour avoir introduit la culture du maïs" dans le pays<sup>4</sup>.

Voici donc un Phanariote, Jean Caradja, qui se déplace avec ses coffres remplis de sequins ou de piastres et qui, contrairement aux idées modernes des historiens, ne s'empresse pas de déposer sa fortune dans une banque suisse, comme le lui conseillaient ses amis genevois (entre autres, Jean-Gabriel Eynard, homme d'affaires unanimement respecté), mais préfère vivre au jour le jour, en vendant la dépouille de son ancienne grandeur. Aurait-il éprouvé des difficultés à échanger sa monnaie ou son or en billets de crédit? Genève est encore la "plaque tournante financière de l'Europe" et l'once d'or vaut sur le marché de 1820 "3 livres sterling, 17 shillings, 10 pence et demi"<sup>5</sup>.

4. Const. Goleescu, *Insemnare a calatorie mele facuta in anul 1824, 1825, 1826*, éd. P.V. Hanès, Bucarest, 1915, p. 6.

5. Pierre Vilar, *Or et monnaie dans l'histoire*, Paris, 1974, pp. 356, 390.

C'est aussi une question de génération. Caradja était né au début de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (il est qualifié de nonagénaire en 1844 dans sa notice nécrologique), ce qui fait que son éducation ne pouvait consister que d'idées ayant cours à cette époque, sinon même un peu plus tôt, lorsque ses maîtres avaient fait leurs propres études. Appelé aux fonctions de grand drogman de la Porte en 1812 et bientôt après au trône de Valachie, il avait fait les preuves de son habileté et de sa souplesse, il avait même accordé son patronage à l'élaboration du Code gréco-roumain de 1818, on voit qu'il serait excessif de le considérer comme un réformateur à l'esprit ouvert. L'exemple fourni par Candolle est singulièrement éclairant à ce sujet.

Si maintenant on éprouve quelque curiosité pour l'entourage du prince, les mêmes mémoires offrent plusieurs silhouettes esquissées avec vivacité et humour. Ainsi, à propos d'Hélène Caradja: "Sa femme, que les mauvais plaisants appelaient la princesse *Rotunda*, méritait ce nom par sa rotondité; elle paraissait une bonne femme, mais ne parlait point français"<sup>6</sup>. La même indulgence légèrement amusée s'étend à Constantin Caradja, pourtant un ancien élève de Vardalachos: "Le fils était un homme d'une figure agréable, qui annonçait peu de capacité et peu de goût pour les moeurs des peuples civilisés". Candolle ajoute: "Deux des filles de l'hospodar, Mmes Vlaoutski et Argyropoulo, complétaient, avec leurs maris, cette curieuse famille: elles étaient encore belles et parlaient assez bien notre langue. Leur passion était la toilette, surtout les costumes français; d'ailleurs elles ne disaient pas grand' chose". Il y a présumablement à redire, au moins sur cette dernière assertion, car la princesse Ralou, beaucoup plus que sa soeur mariée à Constantin Vlachoutzi, avait pris une part considérable à la vie intellectuelle de Bucarest, sous le règne de son père<sup>7</sup>. Sa coquetterie, bien vraisemblable, n'ex-

6. Dans mon précédent article, p. 192, n. 22, je citais ce surnom d'après un ouvrage de Pierre Courthion qui n'indiquait pas ses sources, en l'occurrence, les mémoires de Candolle.

7. Voir surtout Ariadne Camariano, «Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX<sup>e</sup> siècle», *Balkanica*, VI, 1943, pp. 381-416. Remarquons au passage l'extrême intérêt d'un document employé par Mme Camariano avec certaines réserves — une lettre de 1810 (?) écrite par Constantin Argyropoulos au sujet d'une représentation théâtrale et de son effet "séditieux". L'auteur de la lettre, inconnu de Mme Camariano, est signalé à Bucarest en décembre 1812 (V.A.

clut pas d'autres intérêts et il n'est pas croyable qu'elle se soit contentée d'une présence si effacée alors même qu'elle vivait dans un climat culturel stimulant. Quant à son mari, selon Candolle: "Le prince Argyropoulo avait voyagé en Angleterre, mais ne paraissait pas trop comprendre les gouvernements européens, et faisait à ce sujet les réflexions les plus curieuses. Je crois que c'est lui qui demandait si notre syndic de la garde (chef de nos milices) était bien sanguinaire et qui hésitait à traverser avec quelques-uns de nous un passage un peu obscur, comme s'il y craignait une embuscade". Le pauvre homme, plus habitué à rouler en carrosse qu'à marcher à pied, se sera cru un moment dans les ruelles de Bucarest, mal éclairées et parfois dangereuses, malgré la surveillance des Arnauts d'un aga très différent des syndics de Genève!

Toutefois, nous soupçonnons une certaine exagération dans les observations de Candolle et peut-être une confusion dans ses souvenirs. En effet, Georges Argyropoulos était, de l'avis de Rizo Néroulos "un des savants les plus distingués de la Grèce, littérateur habile et diplomate digne d'être remarqué même en Europe"<sup>8</sup>. D'autre part, sauf erreur, ce n'est pas Georges mais son frère, Jean Argyropoulos, qui a été drogman de la légation ottomane et chargé d'affaires de la Porte à Londres.

Voici enfin l'autre genre de Caradja, Vlachoutzi: "Vlaoutski était un boyard valaque, qui ne parlait guère, mais avait un naturel charitable; il assista à notre bal national du 31 décembre, et dès le lendemain il adressa cent sequins aux pauvres de l'hôpital, avec une lettre disant à peu près: «J'ai assisté hier à votre grand bal, je m'y suis fort amusé; j'ai pensé que mes voisins, les pauvres de l'hôpital, ne s'étaient pas autant divertis que moi, et j'envoie ces cent sequins aux directeurs pour qu'ils fassent une fête à leurs pauvres pour le jour de l'an»<sup>9</sup>. Trait de caractère assez sympathique, patriarcal et oriental.

---

Urechia, *Istoria românilor*, X B, Bucarest, 1902, p. 14): il serait le fils de Manuel Argyropoulos et Roxane Soutzo, donc le frère de Georges Argyropoulos et ainsi le beau-frère de la princesse Ralou elle-même.

8. J. Rizo-Néroulos, *Cours de littérature grecque*, Genève, 1828, pp. 147-148. Il faut ajouter que ce genre de Caradja était depuis 1818 membre de l'Hétairie.

9. Voir à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève une lettre

“Mais de toute cette colonie fanariote, celui qui me paraissait le plus remarquable était le prince Mavrocordato, ancien ministre de l'hospodar. C'était un homme remarquablement instruit et spirituel, plus gai, plus vif et moins solennel que tous les autres; il parlait onze langues orientales ou européennes et passait son temps à apprendre le latin pour faire la douzaine. Maurocordato provenait de la grande famille vénitienne et se regardait comme plus noble que son maître<sup>10</sup>. Un jour je me faisais expliquer par lui le système de la noblesse grecque sous les Turcs, et je lui demandais de me citer les grandes familles. «Oh! je vais vous dire, me répondit-il devant le prince Karadja, il y a d'abord la mienne! c'est la première; puis viennent les Ypsilanti, les Soutzo, etc., et puis les Karadja, etc.” On trouverait difficilement en Europe un ministre qui osât parler de la sorte devant son souverain, même quand celui-ci serait électif et destitué. Maurocordato venait souvent et familièrement causer avec moi. J'ai un exemplaire du Prodrôme de la flore grecque de Smith, où l'orthographe des noms grecs est corrigé sous sa dictée<sup>11</sup>. Dès lors il est retourné en Grèce et même il a été quelque temps président avant l'arrivée de Capodistrias<sup>12</sup>. C'est donc sur le ton d'une véritable amitié qu'Alexandre Mavrocordato est évoqué par Candolle. Il avait quitté Genève en avril 1819 mais il a maintenu ses rapports avec Eynard jusqu'en 1854 et une réminiscence tardive de ce séjour témoigne qu'il avait suivi alors des cours du général Guillaume Dufour, dont il a mis en pratique l'enseignement pour la défense de Missolonghi<sup>13</sup>.

de C. Vlachoutzi à Jacques Eynard-Châtelain (ms. suppl. 1805, ff. 153-154) et une autre, du même à Mlle Munier de Romilly (ms. suppl. 368, f. 57).

10. S'agit-il d'une pseudo-honymie trompeuse avec les Morosini (*Mau-rocceni*)? On sait que les premiers Mavrocordato signaient “de Scarlatti”, mais il n'y a pas de grande famille vénitienne de ce nom.

11. Joseph Smith, *Prodromus florae graecae*, Oxford.

12. Il fut élu président en janvier 1822 par l'Assemblée nationale d'Épidaure et en 1828 Capodistrias le nomma ministre dans son premier gouvernement. Jean Caradja était son oncle maternel, tandis que sa femme Chariclée, était la nièce de Georges Argyropoulos. Pour sa correspondance avec J.G. Eynard, voir mon *article cité*, p. 193, n. 28.

13. BPU de Genève, ms. suppl. 1887, f. 284: “J'ai été bien aise de rencontrer dans votre lettre le nom du général Dufour. Je vous prie de me rappeler à

Les mémoires de Candolle n'oublient aucune des figures pittoresques qui venaient passer quelque temps à Genève. Ainsi, Capodistrias entre 1822 et 1826: "Sa physionomie respirait la douceur, la finesse et l'intelligence. Sa conversation avait un charme particulier", etc. C'est aussi le cas de quelques aristocrates russes (Marie et Olga Narischkin, cette dernière "fille de la fameuse Sophie Potocka, esclave grecque épousée par le comte Potocki, si célèbre par sa beauté", la princesse Sophie Volkonski, les familles Galitzin, Klustine, Gourief, Medem et Hahn): "ils passaient leur temps ou à jouer la comédie ou à faire des parties de whist, et les dames, de macao". On dirait déjà des personnages de Tourguenief, sinon de Dostoïevski, hantant les principales villes d'eaux d'Europe.

"Peu après le départ de la famille Karadja, nous vîmes arriver le prince Soutzo, ancien hospodar de Moldavie [1819-1821] et gendre de celui de Valachie". Le dernier Phanariote à figurer parmi les visiteurs de Candolle est Michel Soutzo, le propre gendre de Caradja, en mauvais rapports avec son beau-père. "A son arrivée il portait le brillant costume des Fanariotes, et tant qu'il l'a conservé, il m'a semblé l'homme le plus beau que j'eusse jamais rencontré; je me rappelle encore sa première visite et l'admiration que j'éprouvai en le voyant entrer à l'improviste dans ma bibliothèque<sup>14</sup>. Dès lors il a pris les vêtements européens et a perdu presque tout son presti-

---

*son souvenir. Le Général ne se doute pas qu'il est le véritable sauveur de Missolonghi lors de son premier siège. Pendant l'hiver de 1818 à 1819 il faisait un cours de fortification passagère, que j'ai suivi. Il nous apprenait un jour (ou plutôt une nuit, car je me rappelle que son cours se faisait tard dans la soirée) comment on pourroit improviser une fortification au moyen de tonneaux, si on en trouvait de disponibles sur les lieux; j'en fus très intéressé et j'en pris note, sans penser alors que j'aurais à appliquer un jour sa leçon. C'est ce qui m'arriva cependant lorsque vers la fin du mois d'octobre (v.s.) je m'enfermai dans Missolonghi avec 367 hommes ayant contre nous l'armée d'Omer Vrioni et de Kiutahi, forte de 12 mille hommes. Nous roulâmes les tonneaux que nous trouvâmes en grande quantité dans la ville, nous improvisâmes des remparts et nous sûmes résister ainsi pendant 22 jours jusqu'à l'arrivée des renforts qui nous venaient du Péloponnèse. Agréez, cher et honorable ami, l'expression de mes sentiments les plus dévoués. A. Mavrocordato"*

La lettre est datée de Paris, le 22 janvier/3 février 1852.

14. Il s'était fait peindre ainsi par Louis Dupré (portrait reproduit par N. Iorga, *op. cit.*, n° 205), lors du passage de l'artiste français par Jassy, en 1819.

ge. C'est un homme gracieux, aimable, obligeant, qui a très bien vu la cour ottomane, où il a rempli l'office de drogman [1815-1819]. Il nous faisait des récits curieux, mais il paraissait avoir moins de capacité et d'instruction que Maurocordato. J'ai revu cette excellente famille à Paris, où le prince a été assez longtemps envoyé de la Grèce<sup>15</sup>.

Ces extraits des mémoires de Candolle éclairent un épisode curieux de la vie de Jean Caradja —son séjour à Pise, beaucoup plus long, est encore moins connu— et ils nous font mieux connaître les membres de sa famille et de son entourage. Ils ont aussi un autre intérêt, celui de nous montrer les relations cordiales qui s'établirent entre les émigrés grecs et la société genevoise qui leur accordait un accueil généreux. Ce qu'il faudrait encore voir, ce serait le reflet de Genève dans le miroir offert par les impressions de ses hôtes grecs ou roumains. Comme ce n'est pas ici notre propos, on nous tiendra quitte pour rappeler brièvement les noms de ces visiteurs, la date de leur passage par la ville et les raisons qui les y amenaient.

Genève était dès le XVII<sup>e</sup> siècle "l'un des principaux centres d'éducation du Continent"<sup>16</sup>. Ce qui y attirait après 1821 les étudiants grecs et roumains, c'étaient les relations personnelles d'Eynard avec la Grèce, la haute estime témoignée par Capodistrias aux établissements pédagogiques suisses, les bons souvenirs que l'hospitalité genevoise avait laissé aux Caradja et aux Soutzo, mais surtout le fait que la Révolution de Juillet avait fermé la France aux jeunes gens de bonne famille qui, devant apprendre le français, langue de la diplomatie, et acquérir une solide instruction, étaient soigneusement tenus à l'écart de tout contact avec l'esprit libéral ou révolutionnaire. Ils étaient donc obligés d'éviter Paris.

15. C'est à la recommandation d'Eynard que Capodistrias a nommé en 1830 M. Soutzo ministre à Paris, cf. G. Oprescu, «Ceva despre Geneva romantica si legaturile orasului cu citiva de la noi», *Revista fundatiilor regale*, XI, 2, 1944, pp. 305-315. Le prince avait vécu à Genève en 1828-1829. Voir ses lettres à la BPU: à M. de Bonstetten, en janvier 1830 (ms. suppl. 151, ff. 138-139), à J. F. Coindet, le 24 août 1830 (ms. suppl. 369, ff. 159-160), à J. G. Eynard, les 3 juin 1831, 19 juin 1831, 14 juin 1833 et 27 juin 1833 (collection d'autographes). Il a été ensuite envoyé par le roi Othon à St. Pétersbourg (lettre du 6/18 octobre 1836, adressée à la direction impériale des douanes russes, Bibliothek der Universiteit van Amsterdam, 136 Bf.).

16. Claire-Eliane Engel, *La Suisse et ses amis*, Neuchâtel, 1943, p. 15.

On verra ainsi Alexandre Russo aller étudier à Vernier, près de Genève, à l'Institut Naville en 1829-1835<sup>17</sup>. Rodolphe et Alexandre Golescu, inscrits en 1828 à l'Institut Desjardins de Strasbourg, iront ensuite à Munich et, en 1830, à Genève, où ils furent confiés aux soins de Rodolphe Töpffer. Ils avaient eu comme collègues à l'École des Cadets de Munich Alexandre Rizo-Rangabé, Jakovaky Rizo, Démétrius Skinas, Charles Soutzo, Panagioti et Démétrius Ghika, les fils de Botzaris, de Miaoulis et de Sachtouris<sup>18</sup>. En 1828 se trouvait à Genève un neveu de Michel Soutzo, Constantin Brailoiu, qui fréquentait les cours de l'Académie<sup>19</sup>. Ses cousins, Constantin, Jean et Grégoire Soutzo, un autre cousin, Grégoire A. Soutzo, Nicolas et Etienne Golescu (les frères aînés de ceux que nous venons de mentionner) furent vers 1830 les élèves de Töpffer, en compagnie de plusieurs boursiers de Capodistrias<sup>20</sup>. Une seconde série suivit en 1836-1842: Jean et Alexandre N. Soutzo, Alexandre Chrysoskoléo, Jean Cantacuzène, Alexandre Plagino, Grégoire Philites (Filitti), un Mano, le fils du "baron Jean de Moustatza, de Czernovitz en Boukovine"<sup>21</sup>.

Parmi les pensionnaires des professeurs de Genève défilent ainsi des jeunes gens qui, dix ou quinze ans plus tard, formeront l'élite intellectuelle ou politique de la Grèce et des Principautés. Si la brèche creusée entre ces pays et même entre les deux peuples par la fin du régime phanariote n'a pas été plus profonde, c'est aussi, comme on commence à s'en apercevoir<sup>22</sup>, grâce à l'éducation com-

17. Lucia A. Popovici, «Pe urmele lui Alecu Russo», *Preocupari literare*, V, 7, 1940, pp. 386-397. Ensuite, à Vienne (I.R. Mircea, «Un pasoptist român în închisorile Vienei», *Manuscriptum*, VII, 2, 1976, pp. 62-80). Pour le même motif, M. Kogalniceanu et les frères Démètre et Grégoire Stourdza iront à Lunéville en 1835 et à Berlin jusqu'en 1838.

18. I. Cojocaru, «Golestii si Theodor Diamant elevi la München», *Manuscriptum*, III, 3, 1972, pp. 141-146; I. Oltean, «Dinicu Golescu carte Friedrich Thiersch», *ibid.*, VIII, 2, 1977, pp. 174-176 (à ajouter les noms de Jean et Constantin Kretzulescu).

19. Hurmuzaki, X, pp. 621-623. Voir encore des lettres à son père, à la Bibliothèque de l'Académie (Bucarest), doc. DCCCXXVI-108 et 120.

20. N. Iorga «Golestii si alti elevi ai lui Töpffer la Geneva», *A.R.*, m.s.i., s. III, t. VI, 1925, pp. 79-83; G. Oprescu, *art. cité*.

21. BPU, ms. suppl. 1221. Cf. N. Iorga, *art. cité*, pp. 83-85.

22. Cornelia Papacostea-Danielopoulou, *Intelectualii români din Principate si cultura greaca 1821-1859*, Bucarest, 1979.

mune reçue par un certain nombre de ceux qui, à Bucarest ou à Jassy comme à Athènes, étaient appelés à jouer un rôle dans l'édification de l'Etat moderne. Ils avaient vu l'exemple d'une "vertueuse nation" — ce sont les mots du futur ministre roumain Constantin N. Brailoiu — et ils avaient appris dès leur première jeunesse que leur devoir était "d'assurer le bonheur des pauvres paysans, de promulguer de bonnes lois, d'établir sur l'équité et la justice une nouvelle administration".

Déjà leurs parents, ceux dont ils prendront la relève, avaient ressenti une grande admiration devant la civilisation occidentale, telle qu'ils l'avaient connue à Genève. Constantin Golescu, auquel Rizo Néroulos prête à juste titre une place marquante parmi les intellectuels roumains de l'époque<sup>23</sup>, est impressionné, certes, par le vieux quartier de la ville et par "la tour de Jules César", mais il s'arrête longuement devant la maison où naquit Rousseau, il regarde surtout les achèvements modernes, l'écluse du Rhône par exemple ("fameuse machine qui fait monter l'eau à 60 mètres environ"). L'Athénée est pour lui "une société de gens savants qui ne cessent de réfléchir à la découverte et au perfectionnement des arts et des métiers ou encore à toute nouveauté qui serait d'utilité publique". Il visite l'Académie où allaient étudier ses fils, la Bibliothèque Publique, l'Observatoire, le cabinet d'histoire naturelle, la collection d'antiquités, l'école publique de peinture et "l'école à creuser la pierre" (sculpture). L'intérêt qu'il prend aux industries ou à la vie des paysans qui ne vont pas nus-pieds et lisent les gazettes, laisse deviner son ardent désir de voir son pays bénéficier des mêmes progrès de la civilisation. "Dans toute la Suisse", ajoute-t-il avec une certaine exaltation, "il n'y a pas de noble ou de roturier, tous sont frères et compatriotes"<sup>24</sup>.

Quoique moins prodigue d'éloges, Nicolas Soutzo qui voyage à travers l'Europe en 1839 et s'arrête à Genève où son fils avait passé trois ans chez Töpffer, a remarqué les beautés de la ville (la Promenade Saint-Antoine et "la large rue de la Corratierie qui finira par être très élégante"; là, il a été bon prophète). Il habitait place du Mo-

23. J. Rizo-Néroulos, *op. cit.*, pp. 62-63. La phrase est ajoutée dans la seconde édition.

24. C. Golescu, *op. cit.*, pp. 189, 204-211.

lard et il fréquentait un cabinet de lecture. La situation politique des cantons suisses le frappe, lui aussi, et il opine gravement: "La forme républicaine me paraît excellente pour des populations aussi restreintes, et surtout pour des gens de moeurs pures et probes. Le peuple y est content et heureux, le gouvernement économique et paternel, l'industrie d'autant plus animée". Ayant assisté aux examens à l'Académie, son commentaire reprend nettement les mêmes thèmes que la comparaison avec une réalité familière avait inspiré à Golescu: "On ne saurait s'empêcher de rendre à Genève le témoignage le plus honorable quand on voit qu'un si petit État, qui ne dispose que de ressources très exigües, a pu réunir à ce degré tout ce qu'exigent l'intérêt de l'éducation publique, le sentiment de l'humanité, enfin le bien-être de la civilisation du peuple"<sup>25</sup>.

Il est consolant de confronter ces témoignages aux remarques d'une ironie assez méchante que Stendhal faisait à la même époque (1837) à propos de Genève et de ses habitants<sup>26</sup>. La différence est dans le point de vue. Pour le Sud-Est européen en voie de modernisation, au moment donc où institutions, systèmes de valeurs, rapports de domination et de propriété sont remis en question, Genève pourrait être la Cité utopique. Elle est justement l'image, tangible mais combien lointaine, de la félicité publique.

*Andrei Pippidi*

---

25. «Insemnarile de calatorie ale lui Nicolae Sutu», éd. par Victor Slavecu, *A.R.*, m.s.i., s. III, t. XXV, 1943, pp. 65-71. Le texte original est en français. Sur l'auteur de ces notes, voir A. Pippidi, «Nicolas Soutzo (1798-1871) et la faillite du régime phanariote dans les Principautés roumaines», *Revue des études sud-est européennes*, VI, 2, 1968, pp. 313-338.

26. Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, II, nouvelle édition revue et augmentée d'une partie entièrement inédite, éd. Calmann-Lévy, Paris, 1953, pp. 192-233.